# L'ABEILLE.

*JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT, ET DU GOUVERNEMENT-GENERAL.*

PAR BULLITT, MAGNE & CIE.
No. 81, Rue Chartres.

PRIX DES ABONNEMENTS.....$12
PRIX DES PAPIERS PAR ANNÉE.....$10 } payable d'avance

*NOUVELLE-ORLEANS:*
MERCREDI MATIN, 15 SEPTEMBRE 1841


POUR GOUVERNEUR:

## HENRY JOHNSON.

Justement effrayés des tendances abolitionistes qui se manifestent de toutes parts en conséquence de l'insuffisance et de l'inexécution de nos lois, les citoyens de la paroisse de Concordia se sont réunis en assemblée et ont chargé un comité de la rédaction d'une adresse au peuple de la Louisiane sur ce sujet.

Cette adresse que publie le *Concordia Intelligencer* mérite de fixer l'attention du public. Après avoir établi que le *droit de propriété* nous est garanti par la constitution et que cependant une foule d'individus des Etats sans esclaves cherchent à propager des doctrines contraires à ce droit et vont dans leur zèle fanatique jusqu'à soudoyer des agens secrets et des prédicateurs, le comité cherche quels sont les remèdes à appliquer pour couper le mal dans sa racine, et le résultat de ces recherches est qu'on doit 1° faire exécuter la loi assujettissant les planteurs à avoir un blanc par trente esclaves sur chaque habitation; 2° faire exécuter les lois qui ne permettent pas aux personnes de couleur libres de séjourner parmi nous, 3° prendre des mesures pour empêcher tout *meeting* de personnes de couleur, 4° ne jamais confier d'armes aux esclaves; 5° prohiber l'introduction dans l'Etat des personnes de couleur.

Comme on voit ces suggestions sont très sages. Pourquoi la loi qui oblige les juges de paroisse à s'assurer qu'il y a bien sur chaque habitation le nombre proportionnel de blancs voulu, n'est-elle pas exécutée? La faute n'en est-elle pas autant au public qui laisse faire qu'au juge qui néglige son devoir?

Il est plus que probable que tout *meeting* exclusivement composé de personnes de couleur doit avec juste raison, être suspecté d'un dessein de nature à exciter la vigilance de la police. Mais dans les villes, comment faire cette distinction?

**Toutefois** comme cet objet est de la plus haute importance, il faut sérieusement rechercher des moyens de l'atteindre. En faisant rigoureusement exécuter la loi qui défend aux gens de couleur étrangers de résider dans l'Etat, on fait bien quelque chose, mais on ne fait pas assez, car ce n'est après tout qu'une demi-mesure. Ce qu'il faudrait ce serait d'empêcher toute personne de couleur arrivant ici par un bâtiment ou par un steamer de pouvoir débarquer.

A Charleston tout individu de couleur qui se trouve à bord d'un bâtiment est mis en prison tant que le bâtiment demeure dans le port et retourne à bord au moment du départ. Pourquoi n'en serait-on pas autant ici? On trouve à bord de chaque bâtiment du Nord, comme à bord de chaque steamer de l'Ohio des gens de couleur employés comme garçons ou à quelque autre titre qui ne sont autant d'agens des sociétés abolitionnistes. Ces gens disons tout le contraire tant et expérimentés qu'ont connu ne l'on ait vu ici? Les juges sait que chaque bâtiment qui nous arrive porte quelques abolitionnistes, et ainsi de suite, et cet preuve que les abolitionnistes ne demeurent pas seuls, qu'ils ne peuvent des esclaves, et cependant aucun songe aux conséquences. Ne rassurons nous pas en celle des gens qui laissent aux premier un trop embrasé sur nos ? Mettons tout l'exploitation nous détruirait instantanément!

Il paraît que les opinions transcendantales des dictateurs virginiens ont trouvé des sympathies dans le public, de tous côtés on n'entend que l'expression d'une désapprobation aussi légèrement qu'énergique; et ce qu'il y a de plus remarquable c'est que nulle part cette désapprobation n'a été plus fortement manifestée qu'en Virginie. Les citoyens des districts qui ont envoyé au Congrès MM. Gilmer, Wise et Mallory, ont formellement censuré la conduite de leurs représentans.

Aussi on ne peut seulement à reprocher aux dictateurs d'avoir donné leurs doctrines et leur parti dans des vues d'intérêt personnel, mais encore d'avoir trahi leur mandat en combattant les opinions que les ont fait ce qu'ils sont. Ces hommes ne sont plus dignes de jugés, ne peuvent aller grossir les rangs de leurs collègues et comme ont été nommés républicains que le nom puisque ils étaient aux pieds de la volonté du peuple et n'ont plus rien de commun entre eux et nous.

A Les Etrangers qui voient rentrer chaque jour en ville durant tout le jour nombreuses pour le compagnie dans l'espoir d'échapper à l'ennui de leur grand fraque en effet d'importer avec eux à la campagne les germes de la fièvre, et ne n'auraient plus à espérer les secours que peuvent leur donner ici d'habiles médecins et les soins dont les entourent leurs amis. Ceux donc qui n'ont pas craint jusqu'à présent de braver le Bâ-ou, doivent craindre le même courage, rester en ville et se rapeler que la maladie prise à temps, vide presque toujours à l'activité d'un traitement énergique et sage.

N'est-ce pas une chose consolante, au milieu des ravages causés par la fièvre jaune, de voir que rien ne peut ralentir la charité publique et que les progrès de l'épidémie ne font en quelque sorte que donner plus d'activité aux généreuses inspirations de l'humanité? Deux sociétés de jeunes gens, la société Samaritaine et l'association Howard, une réunion de dames qui portent à ce jour le titre de "Dames de la Providence", viennent de faire pour porter aux malheureux les secours dont ils ont tant besoin. Jamais on ne s'adresse en vain à ces nobles associations; elles trouvent même par qu'on vienne réclamer leur aide; elles vont, autant qu'elles le peuvent, au devant de toutes les infortunes, et leur ingénieuse sollicitude travaille incessamment à exercer des ressources. Elles remplissent si gaîment la noble et difficile mission qu'elles se sont imposée. La charité particulière ne reste pas au dessous de celle des associations, et nous pourrions citer des exemples touchans de générosité et de dévouement, mais ceux qui sont capables de les accomplir nous en voudraient sans doute de nous les dire. Ne trouvent ils pas au fond de leur cœur, la meilleure récompense de leur conduite!

### BUREAU DE SANTÉ

Pendant les vingt-quatre heures qui se sont terminées hier à midi il y a eu quarante deux enterrements dont 30 de notre jeune.

RAPPORT DE L'HOPITAL DE CHARITE.

Des 24 heures expirant hier soir à 6 heures

| | | | |
|---|---|---|---|
| Admissions | 27 | sur lesquelles | 22 de fièvre jaune |
| Morts | 14 | " | 13 " |
| Guérisons | 11 | " | 5 " |
| Patients à l'hôpital | 381 | | |

—Par des personnes arrivées de Mandeville, nous avons appris que la maladie de Mlle Calvé, la prima donna du Théâtre d'Orléans, a un caractère moins sérieux qu'on ne l'avait craint d'abord. (*Courrier*)

### *IN TERIEUR.*

MARINE.—Le *Mercantile Journal* de Boston annonce que la frégate Macedonia et le sloop de guerre Harrow, ont reçu l'ordre de partir incessamment pour une croisière. D'autres navires, d'après le même journal, ont aussi reçu l'ordre de se tenir prêts à mettre en mer, ce sont: l'Ohio, la frégate Columbia le sloop de guerre John Adams et la goelette Grampus. La Columbia exigera une chaudière à grande réparations et en train de réparer. Le John Adams est depuis longtemps tout prêt à mettre en mer.

MASS. LEGISLATURE.—L'honorable Marcus Morton vient d'être de nouveau porté par les Démocrates comme candidat au poste de gouverneur. C'est la *cinquième fois* qu'il obtient cet honneur et une *seule fois* il a eu le bonheur d'être élu par une voix de majorité.

RHODE ISLAND.—Les élections semestrielles pour la Chambre des Représentans de cet état, ont eu lieu le 7 septembre. D'après le peu de nouvelles que nous recevons par les journaux de Providence, elles sont jusqu'à ce jour entièrement dans le sens whig; les villes de Providence, Warwick, Johnston, Newport, &c. ont toutes élu des Représentans fédéraux à cette opinion.

NEW-YORK.—On lit dans le "Sunday Morning News" de New-York: "Les affaires sont en train de s'améliorer et tout fait prévoir un vigoureux élan. Les voyageurs et les touristes, après avoir joui des délicieuses excursions de l'été, reviennent à la ville et remplissent les hôtels.

LE FLEUVE montait d'un pied environ en face de Grand Gulfe; l'Ohio s'est élevé aussi d'environ 15 pouces.

PENNSYLVANIE.—Le maire, les aldermen et la ville de Philadelphie viennent d'entamer une poursuite contre la Banque des Etats Unis de Pennsylvanie, afin d'en obtenir le paiement d'une somme de $50,000, dont une partie vient de la succession de Stephen Girard.

—Les directeurs de la Banque des Etats-Unis viennent de remettre la question de toutes les affaires de cette institution entre les mains d'une commission composée de James Robertson, président, Newbold, R. M. Bayard; Herman Cope et M. Taylor; ces deux dernières remplissent les fonctions de caissier et d'aide caissier.

MISSOURI.—La récolte de coton dans le comté de Claiborne sera très peu abondante: la chenille a fait de grands ravages de ce côté. L'an dernier elle n'avait attaqué que la feuille; mais cette année elle a attaqué la tige elle même. Les grandes pluies ont aussi fait un tort considérable à la récolte.

NATCHEZ.—Il paraît, d'après le Courier de cette ville, que la partie de Natchez [Natchez under the Hill] qui a tant souffert l'an dernier de l'ouragan, est presque complètement restaurée: de belles maisons d'habitation, de vastes magasins à l'épreuve du feu, des hôtels &c. occupent aujourd'hui les rues naguères encore couvertes de ruine. Ce beau résultat est une nouvelle preuve de l'énergie et de la persévérance des habitans de Natchez.

CAROLINE DU NORD.—La législature de cet Etat a récemment voté une somme de $200,000 pour le desséchement des terrains marécageux qui appartiennent à l'Etat. Cette nouvelle a déjà produit d'excellens résultats; 50,000 acres de terre, situés dans le comté de Hyde, seront mis en vente à l'époque vers la fin de novembre par portions de 160 acres. Le desséchement a été opéré par la construction de deux canaux, d'environ six milles de longueur, lesquels aboutissent au fleuve de Pamlico et sont navigables pour les caboteurs.

Fanny Elsler obtient toujours à Philadelphie le plus grand succès dans les rôles où nous l'avons applaudie ici. Elle triomphe surtout comme d'habitude, dans les pas de caractère, et elle ne se contente plus de ceux qu'elle nous a montrés: elle danse maintenant, entre autres choses, la "Mutuel de la Cour" et la "Gavotte de Vestris", dont on fait les plus grands éloges.

### *EXTERIEUR.*

FRANCE.—Nous avons annoncé, d'après les journaux anglais, l'arrestation du nouveau député du Mans et d'après eux, nous l'avons désigné sous le nom de M. Lebrun; c'est une erreur: il s'agit en effet de M. Ledru-Rollin, avocat à la courroyale de Paris, homme de talent et de réputation, envoyé à la Chambre des députés par les électeurs qui donnaient naguères leur suffrage à M. Garnier-Pagès. M. Ledru-Rollin est poursuivi pour le discours qu'il a adressé à ses constituants. C'est le parquet de la cour royale d'Angers qui a ordonné la poursuite sans attendre aucun ordre ministériel. L'arrestation de ce député eu soulève une grave question constitutionnelle. "L'élection seule suffit-elle à revêtir l'homme du caractère d'inviolabilité qui couvre le député?" La presse française est divisée sur ce point.

*L'Angleterre et les Indes*.—L'Angleterre travaille sans cesse à compléter les communications à la vapeur dans les Indes: un grand steamer, le *Precursor*, de plus de 1500 tonneaux, pourvu de deux machines de la force de 500 chevaux, part de Southampton pour Calcutta le 1er. octobre; on compte qu'il fera le voyage en 50 jours, y compris les séjours. Ce navire est destiné, dit-on, à servir de pont-bot entre Calcutta, Madras, Ceylan et Suez.

### AMERIQUE DU SUD.

Nous recevons par la voie de la Havane, des nouvelles de l'Amérique du Sud.

VENEZUELA, 30 Août.—M. Lino de Pombo, accrédité par le gouvernement de Nouvelle-Grenade, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près de notre République, est arrivé dans cette capitale. Une indisposition de son excellence a retardé son audience officielle.

NOUVELLE-GRENADE.—S'il faut en croire les journaux de la Nouvelle-Grenade, Obando et les autres *factieux* sont complètement détruits et désespérent de leur cause. Un parle aussi des déprédations commises par eux à Popayan.

On annonce aussi sur la foi de lettres particulières la déroute de Calazzos qui commandait l'avant-garde de Gonzales.

CARACAS, 20 juin.—La Banque Britannique Centrale a commencé, il y a quelques jours ses opérations d'escompte et l'on s'appuyait déjà de ses solutions efforts, car la gêne se fait moins grande et les affaires se font avec plus de facilité. Il paraît qu'on ouvrira la Banque Nationale qui a fin de septembre.

(Extrait du *Diario de la Habana*.)

## VARIÉTÉS.

### FRAIS-FONTAINE.

### SIMPLE HISTOIRE.

(*Voir l'Abeille d'hier.*)

II.

Cependant Joseph reprit le bras de Félicie, et ils firent quelques pas sans rien dire. Joseph le cœur gros de joie et de surprise, Félicie toute rouge et toute tremblante d'émotion.

Hélas! c'est un pas coupable *envers soi-même* quand on tend l'une d'un aveu, l'autre d'un mot, son bonheur, facilet et uniques occasions de se faire un bonheur de toute la vie. Mais n'empêtons pas sur la morale de cette histoirette.

—Il tait vous dire, continua enfin Félicie en prenant de haut en repartant, que votre tante Gertrude qui est L. bel et sûrer de ma vieille mère, puisqu'elle était sœur du père Duchemin et de la mère Pachon, est donc ma tante du côté paternel comme elle est la vôtre du côté maternel. Vous savez que, mais ce que vous ne savez pas, c'est que, depuis quatre ans que mon père est mort, ma mère a vendu le vignoble chérissière qui lui revenant à la tante Gertrude pour une rente viagère de quatre cents livres: ça fait que ma pauvre mère Duchemin, qui est toujours bonne et gaie comme vous l'avez connue, mais qui ne peut pas travailler, se trouve avec moi, mais ça fait aussi que la tante Gertrude, qui est toute en Dieu, ne peut pas la soulager, ni moi par conséquent, et qu'elle ne dit pas à son confesseur ou elle voudrait voir ma pauvre mère. Aussi je lui rends bien ce qu'elle nous prête, à votre tante Gertrude!

Et tout ce rude langage, tous ces gros mots de campagne avaient un charme inexprimable, prononcés par la voir aux lèvres et par les lèvres roses de Félicie la plus jolie.

Joseph lui répondit d'un air sur ris:

—Mais, d'après cela, ma cousine, quand la mère Duchemin ne sera plus, vous n'aurez plus rien?

—Que les yeux pour pleurer et les bras pour travailler.

—Vous bras travailleur! répéta douloureusement le jeune homme.

—Oh! mon Dieu, oui! La chaumière où nous sommes n'appartiendra même pas.

—Mais alors, ce sera à la tante Gertrude, dont je suis l'héritier, moi!

—Vous!.... Ah! c'est vrai.

Et Félicien se tut, comprenant la seule conséquence qui j'ai être tirée de la question ainsi posée.

—Et qui vous recueillera? dit Joseph.

—Oh! ma mère dit que la tante Gertrude n'oserait pas m'abandonner et qu'elle me fera un sort.

—Dites-moi lequel! murmura le jeune homme.

On était aux chenevières, Jacqueline était accourue en bondissant, et d'emblée se tête comme contre les genoux de Félicie. Joseph quitta le bras de sa compagne, qui reprit ses sabots:

—Adieu.... Félicie, dit-il.

—Adieu.... mon cousin, dit-elle, en souriant. Elle vous pour longtemps au pays!

—Oh! non, pour trois ou quatre jours tout au plus. C'est bien peu!

—Dame! oui, répondit naïvement la jeune fille. Viendrez-vous vous.... ma mère?

—Pouvez vous le demander! répliqua le jeune homme.

Et ils se séparèrent; et cinq minutes après Joseph entrait chez la tante Gertrude.

La maison était propre et rangée comme une cellule. La tante était une vieille, d'un air froid et dédaigneux, qui après sept ans de séparation ne sut donner au fils de sa sœur que le bonjour suivant:

—Ah! c'est vous, Joseph! Où vous a donc permis de vous promener?

—Oui, ma tante, répondit le déserteur en s'avançant pour l'embrasser.

La vieille se laissa faire avec un peu moins de grâce que la baigneuse de Frais-Fontaine, puis, regardant sa nièce de la tête aux pieds:

—Ah ça, dit-elle, d'où sortez-vous donc? Il fait sur parlant, et vous êtes mouillé jusqu'au genoux!

—Ce n'est rien, ma tante; c'est que j'ai marché sur du cresson.

—Oui, ce n'est rien! Voyez comme il est rouge, et comme ses mains tremblent! Il arrive avec la fièvre! C'est bien agréable!

—Voyez pas peur, ma tante, cela ne passera.

Joseph ne savait et qu'il disait; car la fièvre qu'il avait ne se jouait guère. C'était la fièvre de cœur.

Une question de sa tante le rappela durement à la réalité de sa position.

—Hé bien! lui demanda-t-elle, entrez-vous bientôt dans les ordres?

Cette question qu'il n'attendait suffit pour troubler le rêve d'or qu'il venait de commencer. Elle contenait dans son sens bref et soutirant tous les engagements du passé, tous les orages de l'avenir. Le jeu de cœur qu'jouait sa sévère parente n'était pas faite pour assourir le coup qu'il recevait. Comme il lui répondait en baissant les yeux!

—Oui, ma tante, monsieur l'abbé et monseigneur de Tanlay sont contens de moi, et ils espèrent que cela ne tardera pas....

—C'est bien, reprit la sainte femme en se déridant. Maintenant, puisque vous vous êtes ici, sauvez-vous; mais n'oubliez pas que je vous défends formellement de mettre les pieds chez votre tante Duchemin.

—Pourquoi donc? s'écria malgré lui le pauvre jeune homme tout ému.

—Pourquoi!.... parce que je le veux, d'abord; ensuite parce qu'il y a dans cette maison une personne.... qui est damnée!

Joseph comprit que la dévote voulait parler de Félicie, et il se dit naïvement en lui-même:

—Ah! mon Dieu! c'est pourtant parce qu'elle va les pieds nus!

III.

Or, la maison de Félicie était précisément sur le chemin de l'église, et comme un des divertissemens de Joseph devait être d'aller à tous les offices, il en résulta que de temps en temps le jeune clerc rendait en dernier plaisir à celui de désobéir à sa tante. Comme il lui était permis aussi de se promener à dire-vêtus, il rencontra souvent, mais toujours par hasard, sa cousine dans les bois. Je ne parle pas des réunions. Du soir dans la grande rue du village, où les filles et les garçons venaient rire et jaser après le travail, et où Félicie brillait comme une fleur étrangère. Ce n'était pas qu'elle fût moins rieuse ou plus fière que les autres, mais elle manière conservaient toujours une distinction naturelle, et sa gaîté surtout depuis l'arrivée de Joseph, était mêlée d'une mélancolie voluptueuse qui pourquoi la rendait rie. Si bien qu'à la fin de son côté, Joseph Pichon était sérieusement amoureux de Félicie Duchemin. Il la trouvait bien un peu coquette; mais il se disait qu'un n'était pas dandin pour cela, et qu'après tout, le désir de plaire prouvait seulement l'indulgence du cœur.

Tous deux s'étaient bien dit des choses depuis leur première rencontre, et cependant le mot décisif n'était pas encore prononcé. Il est bien trop jeune! Il est bien trop certain aux yeux de Joseph, qui par délicatesse n'avait bien garde de révéler l'anathème lancé par la dévote. Cependant telle pour concilier l'avenir de leurs intérêts avec celui de leur bonheur; la pensée d'un mariage avec le vieux de la terrible tante!

Joseph n'en prit pas moins en parti décisif. Il attendrait sa majorité qui devait arriver dans deux ans, réunirait ses économies qui ne laisseraient pas alors que d'assez rondes, importerait la protection de l'aïeul son protecteur et du seigneur son maître, et demanderait hardiment la main de Félicie! Qui sait? cela pouvait réussir. Mais, dans le cas contraire, Joseph renonçait à l'héritage de sa tante pour lui, et à son indépendance, obtenait le consentement de la mère, afin que la jeune fille attendît son fiancé, et qu'elle fît même tous ses efforts pour rentrer en grâce auprès de l'austère parente, dût-elle pour cela mettre des bas tous les jours.

Il n'agissait donc de faire un aveu, une demande formelle en présence de la mère et de la fille, et Joseph crut qu'il en aurait le courage. Dès le matin du jour fixé pour son départ, il se sera adressé à la tante Gertrude, qu'il laissa près de son rouet, et au lieu de descendre jusqu'au bout la grande rue du village, comme c'était son chemin, il tourna à droite dans celle qui mène à l'église et entra vite dans une des petites ruelles de cette rue. Il était chez Félicie.

—La s'étonnant toute sa résolution. La mère n'était pas de prétexte pour le mettre sur la voie; il n'avait rien à craindre pour ne pas traiter ouvertement son amour; Joseph rentit tout à coup la difficulté de parler de mariage à dix ans d'âge, et avoue de faire connaître à la tante Duchemin les dispositions de la tante Gertrude; il crut qu'il serait plus hardi avec Félicie, et tout ce qu'il put faire fut de dire au dernier moment:

—Ma tante, voulez-vous permettre à Félicie de m'accompagner jusqu'à Frais-Fontaine?

A cette demande, passablement expressive du reste, et dont l'accent ému du jeune homme eut suffit pour indiquer la portée, Félicie rougit et regarda sa mère; la vieille leva le nez et examina à travers ses lunettes la même embarras on de son neveu et de sa fille, et comme c'était une vieille femme vive, malgré son bonne, d'un esprit juste et d'un cœur élevé, elle répondit à tous les deux, comme si tous les deux eussent fait la même prière.

—Allez, mes enfans, allez. Vous, monsieur, soyez discret, et vous, mademoiselle, soyez franche au retour.

C'était dire assez clairement qu'elle comprenait la pensée de Joseph.

Celui-ci embrassa vivement la bonne vieille, et donnant le bras à sa tremblante cousine, il sortit avec elle de la chaumière.

Mais ils n'avaient pas fait dix pas en remontant la rue de l'église pour gagner une ruelle écartée qui devait les conduire en rivière jusqu'à l'entrée des prairies, qu'ils virent paraître devant eux la tante Gertrude en personne.

C'était une fatalité, car elle n'avait pas coutume de se rendre à l'église aussi matin, mais jamais pareille ou soupçonna quelque chose.

Elle n'avait devant elle deux jeunes gens interdits et s'adressant d'une voix sévère à son neveu, sans même regarder Félicie:

—Ne vous avais-je pas défendu, dit-elle, de mettre le pied dans cette maison?

Parlez devant moi et soyez bien que si vous retourniez jamais dans ce repaire de démon, vous n'aurez de moi ni bénédiction ni héritage.

Il fallait obéir; mais avant de se séparer de sa cousine, il eut le temps de lui offrir la main et de lui dire tout bas:

—A Frais-Fontaine.

La tante Gertrude remonta la rue derrière lui et le suivit des yeux jusque dans la prairie. Félicie resta longtemps immobile à la même place, la rougeur au front et les larmes aux yeux, se répétant à elle même ces deux paroles désespérantes:

—On lui avait défendu de me voir. On le chassera et il sera maudit s'il me revoit jamais!

Joseph attendit longtemps sa cousine au rendez-vous. Elle ne vint pas. Il interrogea plusieurs fois du regard l'extrémité de la prairie et la profondeur des bois: il ne vit rien. L'inquiétude et l'obstination n'emportèrent de lui. Il prit par les sentiers les chaumes et son bâton, se couche sur l'herbe et se dit: "Attendons jusqu'au soir. Mais le soir vint, et Félicie ne parut pas.

Alors Joseph se leva, plein de douleur et de colère et par trois fois il appela dans le silence des bois:

—Félicie! Félicie!.... Félicie!

L'écho seul répéta au loin le nom de Félicie, et Joseph dit en levant le poing vers le ciel:

—Je ne puis et ne veut la revoir que dans deux ans, quand je serai libre; mais je jure que je la reverrai.

Puis il s'éloigna rapidement.

Et Félicie était venue, cependant. Cachée dans les sombres taillis qui entourent et dominent la clairière, elle avait vu en présent son cousin, l'entendre et la chercher des yeux. Elle avait entendu son nom retentir trois fois et se prolonger lentement dans les vallées. A chacun de ces cris, elle avait tressailli comme une grande force qui l'attirait vers Joseph, mais elle résistait aussi un grand amour dont la tant intérieure lui disait: "Laisse-le partir, il t'oublierait, et il ne sera m maudit ni déshérité. Ne le pousse pas à la misère et à la revoite; il ne saurait t'aimer assez pour supporter avec toi la haine du reproche!" Et le pauvre n'avait pas eu foi dans l'amour de Joseph, et, par amour même, elle l'avait renié trois fois.

(*La suite à demain.*)

**DÉCÈDÉ** hier à cinq heures, M. EDWARD HOLLANDER. Les amis et connaissances sont invités à assister à ses funérailles qui auront lieu cet après-midi à cinq heures. Le convoi partira de sa demeure, rue Bienville entre Bourgogne et Bienville.

DERNIERES DATES

| | | | |
|---|---|---|---|
| New-York | sept. 4 | Liverpool | août 19 |
| Philadelphie | sept. 4 | Paris | août 19 |
| Baltimore | sept. 4 | Havre | août 17 |
| Charleston | sept. 7 | Bordeaux | août 14 |
| Savannah | sept. 7 | Cadix | août 3 |
| Mobile | sept. 11 | Gênes | août 6 |
| Pensacola | août 27 | Hambourg | sept. 3 |
| Mexique | juil. 3 | Amsterdam | août 31 |

## COMMERCIAL.

Mardi soir, 14 septembre 1841.

Les affaires ont été plus calmes cette semaine que celles de la semaine précédente. Il n'y a eu aucune action. La hausse jusque cette semaine, nous n'avons pas à déplorer comme vingt jours de l'épidémie qui sévit en ville plus en respectables.

Le temps est un peu plus défavorable, fond matin et soir, très chaud pendant le jour.

COTON.—La nature de la nouvelle reçues par la voie de mer Britannique, est si décourageante, qu'elle a interrompu toute